



Édouard BRASEY

La Nuit des ombres

Les marais de Bourges

Roman

Boul
Noir
Editions

© Éditions La Bouinotte, 2024

Première édition : Éditions de Noyelle/France Loisirs, 2018,
deuxième édition : Éditions De Borée, 2019.

Tous droits de reproduction, adaptation et traduction réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-36975-233-2

Coordination éditoriale : Gilles Boizeau

Composition couverture : Isabelle Fomproix

Illustration de couverture : Illustration de Marcel Bascoulard

© Collection Dominique Morlet

Composition : Aurélie Camarasa – aurelie.camarasa@yahoo.fr

Remerciements de l'éditeur à Charlotte Bastenier et Christian Pineau.

LA NUIT DES OMBRES

LES MARAIS DE BOURGES

SAGA ROMANESQUE - NOUVELLE ÉDITION

INFOS TECHNIQUES

TITRE : La nuit des ombres,

les marais de Bourges

GENRE : roman

AUTEUR : Édouard Brasey

FORMAT : 150 x 210 mm

DOS : 28 mm

400 pages

EDITEUR : La Bouinotte

ISBN : 978-2-36975-233-2

EAN : 9782369752332

PRIX PUBLIC : 20 €

POIDS : 554 g

SORTIE : 6 février 2024



DISTRIBUTION

• Éditions La Bouinotte

26 Rue de Provence

36000 CHÂTEAUROUX

02 54 60 08 06

SIRET : 390 998 375 000 62

Commerciale :

Vanessa GAGÉ

06 79 97 86 88

vanessa.gage@labouinotte.fr

Gestion des commandes :

Juliette MASCLE

commandes@labouinotte.fr

RÉSUMÉ

Mai 1940. Zoé et Jacques, 19 ans, s'aiment en cachette dans les marais de Bourges. Ils rêvent de mariage. Mais l'occupation vient tout bouleverser. Séparé par la ligne de démarcation, le couple s'éloigne, à mesure que s'affirment leurs convictions : Zoé s'engage dans la résistance ; Jacques, lui, trouve un emploi à la Kommandantur où il trie les courriers de dénonciations. Leur amour peut-il survivre à ces heures sombres ?

Au fil d'une peinture réaliste de cette période, l'auteur met en scène les questions universelles posées à l'humanité et les choix qu'imposent les grands bouleversements. Une saga historique et romanesque à la mesure de cette passion dévorante !

AUTEUR

Édouard BRASEY

Écrivain installé à Bourges depuis 2015, il a publié plus de 80 livres depuis 1987, notamment des ouvrages de référence sur le thème du merveilleux et du fantastique, des romans dans les genres de la saga historique, du thriller contemporain et de la dystopie. Plusieurs de ses livres, traduits dans diverses langues, ont été des succès de librairie, et récompensés par des prix littéraires.

Cet ouvrage a reçu le *Prix de la Résistance et de la Déportation du salon du livre d'histoire de la ville de Bourges 2023*. Édouard Brasey propose ici une réédition revue et complétée.

Édouard BRASEY

LA NUIT DES OMBRES

LES MARAIS DE BOURGES

SAGA ROMANESQUE - NOUVELLE ÉDITION

Éditions La Bouinotte
26, rue de Provence, 36000 Châteauroux
www.labouinotte.fr
2024

Oubliez les heureux.
Le Lac, Alphonse de LAMARTINE

PREMIÈRE PARTIE

LA JAVA BLEUE

1940

1

Bourges, dimanche 12 mai 1940

Les marais dégageaient leurs effluves d'eau stagnante et de légumes plantés à l'ombre des saules blancs. De part et d'autre de la Voiselle étroite et tortueuse, à la surface diaprée de nénuphars jaunes et de sagittaires, s'étagaient en de courtes parcelles des petits jardins et leurs légions de courges et de haricots disposés en rang d'oignon comme des soldats à la parade. Les portes entrebâillées des cabanes à outils laissaient entrevoir fourches et râteaux. Des fleurs coupées achevaient de sécher dans les maniques, vastes paniers d'osier que l'on avait abandonnés le temps d'une sieste au pied des grands frênes. Le soleil printanier se frayait un chemin dans les frondaisons ligneuses, comme à travers les vitraux de la cathédrale Saint-Étienne voisine. Le silence de ce dimanche après-midi de Pentecôte était ponctué par les envols de colverts affolés par le glissement au fil de l'eau d'une barque à fond plat d'où se détachaient deux silhouettes.

Vêtue d'une robe légère à damiers blanc et rose coupée dans une cotonnade que l'on appelait « Vichy » depuis le Second Empire, ses longs cheveux blonds ramenés en chignon sur le sommet de la tête, une jeune fille était assise à l'avant tandis qu'un jeune homme, debout à l'arrière, plongeait dans l'eau verte sa bourde, longue perche de bois qui lui permettait d'avancer dans le coulant. D'un mouvement vif, il débusqua une poule d'eau qui s'enfuit en émettant des gloussements désapprobateurs.

— Tu lui as fait peur, Jacques ! s'exclama la jeune fille, éclaboussée par le soubresaut de l'oiseau.

— Ce n'est qu'une poule, Zoé ! Et puis je ne lui ai pas fait de mal. C'était juste pour voir son petit derrière tout blanc.

— Tu sais bien que je n'aime pas qu'on embête les animaux.

— Moi, c'est les hommes que je n'aime pas qu'on embête.

— Tu penses à quoi ?

— À la guerre, bien sûr.

Zoé réprima un soupir de lassitude. La guerre, tout le monde n'avait que ce mot à la bouche depuis des mois. Depuis le 3 septembre 1939 pour être précis, le jour où, juste après la Grande-Bretagne, la France avait déclaré la guerre à l'Allemagne. Tous les hommes valides de vingt à quarante-huit ans avaient été mobilisés pour aller faire le pied-de-grue sur la ligne Maginot. C'était la « drôle de guerre », comme l'avait qualifiée l'écrivain Roland Dorgelès. Pourtant, pas plus qu'aucune autre, cette guerre n'avait rien de drôle. Cette expression désinvolte provenait en réalité d'une erreur de traduction de *phoney war*, « fausse guerre », ou « guerre bidon », un terme utilisé par la presse anglo-saxonne que l'auteur des *Croix de bois* avait confondu avec *funny war*. En Allemagne, on l'appelait la *Sitzkrieg*, la « guerre assise », allusion ironique à la *Blitzkrieg*, la « guerre éclair », lancée par la *Wehrmacht* depuis son invasion de la Pologne. Cela dit, qu'elle soit considérée comme drôle ou bidon, la guerre amoncelait des nuages noirs à l'horizon de l'Est, dans un ciel où l'orage ne demandait qu'à éclater.

Il était pourtant difficile de s'en faire une idée précise en cette douce journée de mai et Zoé aurait préféré ne pas y penser. Mais Jacques revenait à tout bout de champ sur le sujet, frustré de ne pas avoir pu partir au front, n'ayant qu'à peine dix-huit ans au moment de la mobilisation générale. Il aurait bien l'âge requis cette année, mais ne disait-on pas que la guerre serait bientôt terminée ?

Zoé allait elle aussi sur ses dix-neuf ans, mais elle était une fille. Son père, Jules Marchandot, le bistrotier de Saint-Florent-sur-Cher, une bourgade située à un peu plus de quinze kilomètres au sud de Bourges, le lui avait suffisamment claironné entre deux vins. La guerre était une affaire d'hommes et de grandes personnes, un point c'est tout ! Sa fille avait failli lui répondre que lui n'était sans doute ni l'un ni l'autre

puisqu'il était resté bien tranquillement dans son café au lieu de s'en aller humer l'air de la ligne bleue des Vosges. Elle s'était cependant retenue, consciente que sa remarque aurait été déplacée. Par le double effet de ses cinquante ans passés et d'une jambe raide – il avait reçu un éclat de *schrapnel* dans la cuisse lors de la Première Guerre –, Jules n'avait pas été mobilisé.

Depuis le décès de son épouse cinq ans plus tôt, emportée par une embolie fulgurante, il élevait tant bien que mal, et plutôt mal que bien, son fils Maurice, vingt ans, qui l'aidait au service tandis que Zoé travaillait à l'usine d'armement Louis Balland, à Bourges, dans le quartier des Prés Doulet.

— Mon père dit que l'on n'a rien à craindre dans le Cher, répliqua Zoé. On est au centre de la France, loin des frontières. Et puis on est protégés par la ligne Maginot. Les Allemands ne passeront pas.

Jacques eut un sourire attristé.

— J'aimerais partager la même confiance que ton père, Zoé. L'armée française est la meilleure du monde, c'est un fait, et nous avons gagné la Grande Guerre. Mais cet Hitler m'inquiète. Il envahit tous les pays limitrophes les uns après les autres et on ne fait rien. J'ai peur que tout ça finisse mal.

Zoé eut une moue dubitative, avançant légèrement ses lèvres rondes et charnues comme des fruits mûrs.

— Pourquoi t'inquiéter ? Les Boches vont enfin prendre la raclée qu'ils méritent et rentreront bien gentiment chez eux.

— Et s'ils passaient quand même ? S'ils nous envahissaient ?

Zoé émit un petit rire sec qui ressemblait à un hoquet.

— Tu veux rire ? Ça n'arrivera jamais !

— Et si ça arrivait quand même ? insista le jeune homme.

— Les Français ne se laisseront jamais faire ! Ils préféreraient mourir jusqu'au dernier plutôt que de subir la présence d'étrangers chez eux. Mon père m'a suffisamment rabâché son couplet avec *sa* guerre. L'amour sacré de la Patrie, les héros morts pour la France et tout le tremblement ! Au premier Boche qui franchira la porte de son café il sortira son fusil de chasse et lui tirera dessus. De ça, tu peux en être sûr !

— Eh bien non, justement. Ton père est comme la majorité des Français, il parle beaucoup. Surtout quand il a bu un coup de trop. Mais lorsqu’il faut agir...

Zoé serra les lèvres. Elle connaissait les travers de son père, son penchant pour la boisson – il n’était pas bistrotier pour rien et l’alcool avait « remplacé » sa femme depuis son deuil –, ses vantardises, ses colères injustes, ses accès de violence lorsqu’il brandissait son ceinturon de cuir et menaçait ses enfants, mais elle ne supportait pas qu’un autre qu’elle s’avise de le juger, y compris Jacques qui était pourtant son ami d’enfance. Plus, même. Ils s’étaient promis, au temps heureux de l’adolescence, de se marier dès qu’ils seraient en âge de fonder une famille. Mais pour l’instant, ils en étaient empêchés par leurs familles respectives.

Le père de Jacques, Albert Delamare, notaire en charge de l’une des principales études de Bourges installée dans un hôtel particulier de la rue Bourbonnoux, à proximité de l’hôtel de ville et de la cathédrale, avait par avance planifié l’avenir de son unique fils : il ferait son Droit, travaillerait à ses côtés, choisirait une épouse au sein de la bonne société berruyère et, le temps venu, hériterait de l’étude. Les amourettes enfantines de Jacques avec une simple employée, fille de bistrotier de surcroît, n’avaient pas cours dans ce cursus sagement étudié. D’ailleurs, Zoé n’avait jamais été reçue dans la famille Delamare. De son côté, Jules Marchandot ne voyait pas d’un œil plus favorable ce projet conjugal contre nature. Il se serait senti mal à l’aise à côtoyer des notables qui n’auraient jamais daigné mettre les pieds dans son café de village et avec qui il n’aurait pas pu boire le coup au coin du zinc, ainsi qu’il aimait à le faire avec ceux de sa condition. Leurs mondes étaient trop différents, leurs modes de vie aussi. Si par malheur Zoé épousait un bourgeois, cela lui donnerait immanquablement des idées de grandeur que le bon peuple jugerait ridicules et tôt ou tard cela porterait tort à son commerce, estimait Marchandot. Son enseigne, *Au Vin du Cher*, attirait les paysans de la région qui savaient y trouver le boire et le manger à profusion. Pourquoi gâcher cette honorable réputation de gâchetier en se liant à un tabellion ?

Ainsi, Jacques et Zoé se fréquentaient en cachette de leurs parents et des importuns qui auraient pu être témoins de leurs rencontres. Les marais, quelque cent trente cinq hectares en bordure immédiate de la ville, étaient pour eux le lieu de rendez-vous idéal. On n’y accédait qu’en barque, à condition de s’éloigner un peu des parcelles exploitées par les maraîchers professionnels, situées dans les marais « d’en bas » et accessibles à tous par des chemins vicinaux. Jacques et Zoé, eux, préféraient se retrouver dans les marais « d’en haut », des îlots de fraîcheur isolés et désertés de toute fréquentation humaine, où la seule compagnie était celle des martins-pêcheurs et des grèbes castagneux.

Au silence prolongé de Zoé et à son air boudeur, Jacques comprit une fois de plus qu’il avait commis un impair en critiquant ouvertement Jules Marchandot. Pourtant, témoigner d’un mépris de classe n’entraînait nullement dans ses intentions. Mais c’était toujours la même chose. Quand on est un jeune homme « de bonne famille », il faut à tout moment se justifier des privilèges dont on dispose et dont les autres sont privés. À force, il finissait par avoir honte d’avoir vu le jour dans un milieu aisé. Aurait-il pour autant préféré naître pauvre et nécessiteux ? Certainement pas. Si la richesse est parfois un peu lourde à porter, la misère, elle, est intolérable. Mais comment se situer entre ces deux extrêmes ? Pour sa part, Jacques avait beaucoup de mal à y parvenir.

— Excuse-moi, bredouilla-t-il du bout des lèvres en plongeant sa perche dans l’eau.

— N’en parlons plus. Surtout, ne parlons plus de guerre, s’il te plaît ! Tu vas finir par nous gâcher la journée...

Jacques allait promettre de ne plus évoquer ni les menaces de guerre ni la personnalité de Jules Marchandot, lorsqu’un ragondin, occupé à creuser la terre friable d’une berge, se précipita dans l’eau avec un grand plouf qui fit sursauter la jeune fille.

— Encore un de ces sales rats ! bougonna-t-elle. On devrait mettre des pièges.

Jacques éclata de rire.

— Ça ne servirait à rien ! Ils sont ici chez eux, que ça nous plaise ou non. Et ce n’est pas demain la veille qu’on les en délogera.

— Mais ce sont des nuisibles ! Des envahisseurs ! insista Zoé, les joues rouges de colère sans qu'elle sût exactement par quoi celle-ci avait été provoquée, l'émergence soudaine du rongeur ou la discussion qu'elle venait d'avoir avec Jacques.

— Ils ne font aucun mal aux hommes, je t'assure, tempéra le jeune homme. Ils se contentent de creuser des galeries dans la terre.

— Oui, et après le sol s'écroule quand on marche dessus.

— Il suffit de faire attention. Tiens, on va pouvoir s'arrêter là. C'est tranquille, et il y a même une cabane à jardin désaffectée. On sera bien...

Le jeune homme fit pirouetter le chaland afin qu'il vienne accoster à la berge. Il sauta d'un mouvement preste sur la terre ferme et invita Zoé à le rejoindre. La jeune fille obtempéra, tout sourire, et saisit la main qu'il lui tendait, son mouvement d'humeur envolé.

— C'est beau, ici ! s'émerveilla-t-elle. On n'y est encore jamais venus.

— Je l'ai repéré l'autre jour. Je voulais te faire la surprise... À partir de ce jour, ce sera notre endroit. Notre endroit à nous.

— Mais... Il doit bien appartenir à quelqu'un.

— Plus personne n'y vient depuis longtemps. C'est trop loin des marais d'en bas. C'est à nous, je te dis. D'ailleurs, j'irai vérifier au cadastre pour savoir qui en est le propriétaire et je demanderai à mon père de l'acheter.

Une ombre passa à nouveau sur le front de Zoé.

— Oh ! S'il suffisait de payer pour obtenir ce qu'on veut. Moi aussi, tu veux m'acheter ?

Jacques se mordit les lèvres. Décidément, il ne faisait que des bourdes.

— Je voulais juste qu'on ait quelque chose à nous, Zoé. Bien sûr, ce n'est pas le palais de Versailles, mais...

Son air malheureux le rendait si ingénu que la jeune fille ne se sentit pas le courage de lui en vouloir davantage. Elle s'approcha de lui et enroula ses bras nus autour de sa nuque.

— C'est à moi de te demander pardon, Jacques. Je suis une vraie peste aujourd'hui. Je ne sais pas ce qu'il me prend. Cette histoire de guerre, sans doute.

Ses mains étaient fraîches. Jacques ressentit un frisson de plaisir.

— Tu as raison, ne nous laissons pas gâcher notre journée par des événements sur lesquels nous n'avons aucune prise. On s'installe à l'ombre de ce joli saule ?

Ils avaient apporté une couverture qu'ils déplièrent au pied de l'arbre avant de s'y asseoir. Zoé défroissa d'un geste sa robe tandis que Jacques retroussait le bas de son pantalon pour qu'il ne fasse pas de pli au genou. Tous deux avaient prétexté une promenade en ville en se gardant de faire mention des marais, un lieu dont les Berruyers se méfiaient par une sorte d'atavisme remontant à l'époque où cette vaste étendue d'eau stagnante était insalubre et porteuse de maladies. Ces vieilles histoires avaient beau remonter au ^{XII}^e siècle, on préférait s'en tenir à distance, moins par raison que par superstition. Les voleurs et les amoureux en tiraient avantage en y élisant des résidences de fortune.

— On est bien, hein ? constata Jacques, rompant le silence dans lequel ils s'étaient emmitoufflés.

— Oui, on est bien, confirma Zoé. J'aimerais que cela dure toujours.

Elle s'était à demi allongée, sa tête reposait sur les genoux de son ami et elle contemplait le ciel à travers les longs cils mouillés du saule. Jacques lui caressait doucement les cheveux, prenant soin de ne pas défaire l'harmonie du chignon qu'elle avait dû passer beaucoup de temps à composer. Il effleurait ses tempes de la pulpe de ses doigts, osait s'aventurer jusqu'aux commissures de ses lèvres entrouvertes. Zoé ferma les yeux, s'abandonnant à la subtile caresse.

— Je crois que tu as raison, Jacques. Ce serait une bonne idée d'acheter cet endroit. On pourrait même y vivre un jour, qu'en dis-tu ?

Elle le contemplait de toute l'innocence de ses yeux d'un bleu myosotis. Jacques sentit son cœur fondre. Qu'elle était belle ainsi, pareille à un soleil avec sa longue chevelure d'or.

— Ce n'est quand même pas très commode d'accès, fit-il remarquer. Pour aller travailler à l'étude ou toi à l'usine...

— Tu vas vraiment travailler avec ton père ? Je ne t'imagine pas notaire. Poète, plutôt.

Jacques esquissa un sourire.

— Mais un poète ne gagne pas sa vie ni celle de sa famille, Zoé !

— C'est injuste. Sans eux la vie serait moins belle. En tout cas on ne saurait pas reconnaître sa beauté. Tu te souviens de ce poème de Lamartine, *Le Lac*, que nous avons appris à l'école ? Elle ferma les yeux et se mit à en réciter quelques vers :

Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !

Suspendez votre cours

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours !

Jacques enchaîna de sa belle voix grave :

Assez de malheureux ici-bas vous implorent,

Coulez, coulez pour eux ;

Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;

Oubliez les heureux.

— Le poète a raison, l'interrompit Zoé. Le bonheur, c'est être oublié du temps qui passe. C'est être oublié de la guerre et des hommes.

— Tu es bien sérieuse, Zoé. Tu parles comme si nos jours étaient comptés. Mais nous sommes jeunes et nous avons la vie devant nous. Ton père a finalement raison, les Allemands ne passeront pas et la guerre sera bientôt finie.

— Oh oui, Jacques ! Que la guerre finisse et que l'on vive en paix à tout jamais, cachés à l'ombre de ce saule. D'ailleurs, pourquoi faut-il que les saules pleurent ? Ils ont droit au bonheur eux aussi. Pourquoi n'y aurait-il pas des saules rieurs, des saules heureux ? Tiens, et si nous donnions son nom à ce lieu enchanteur qui un jour sera à nous ? *Le saule rieur*, ce serait bien, non ?

Un corbeau égaré s'envola d'un fourré, les effleura de ses ailes déployées avant de se fondre dans l'air. Son croassement retentit longtemps dans le ciel qui commençait à se pommeler de nuages.

Mai 1940. Zoé et Jacques, 19 ans, s'aiment en cachette dans les marais de Bourges. Ils rêvent de mariage. Mais l'occupation vient tout bouleverser. Séparé par la ligne de démarcation, le couple s'éloigne, à mesure que s'affirment leurs convictions : Zoé s'engage dans la résistance ; Jacques, lui, trouve un emploi à la Kommandantur où il trie les courriers de dénonciations. Leur amour peut-il survivre à ces heures sombres ?

Au fil d'une peinture réaliste de cette période, l'auteur met en scène les questions universelles posées à l'humanité et les choix qu'imposent les grands bouleversements. Une saga historique et romanesque à la mesure de cette passion dévorante !

Cet ouvrage a reçu le *Prix de la Résistance et de la Déportation du salon du livre d'histoire de la ville de Bourges 2023*. Édouard Brasey propose ici une réédition revue et complétée.

Édouard BRASEY

Écrivain installé à Bourges depuis 2015, il a publié plus de 80 livres depuis 1987, notamment des ouvrages de référence sur le thème du merveilleux et du fantastique, des romans dans les genres de la saga historique, du thriller contemporain et de la dystopie. Plusieurs de ses livres, traduits dans diverses langues, ont été des succès de librairie, et récompensés par des prix littéraires.

20 €

ISBN : 978-2-36975-233-2



La Bouinotte
www.labouinotte.fr